

**Comment se faire éditer quand on n'a pas de relations,
pas de nom célèbre, pas d'argent, plus vingt ans
et qu'on ne fait pas la Une de l'actualité ?**

Pré en bulles

Devenir écrivain, si c'est parfois un rêve, ce n'est pas une sinécure ni un conte de fée(s) pour autant. Entre les premiers mots placés bout à bout sur une page blanche et le livre terminé, posé sur les tables des librairies (si on a la chance d'être édité un jour), il peut se passer des années et cette période est parfois riche en péripéties diverses. Cet itinéraire épique, ce marathon, je l'ai parcouru d'un bout à l'autre pendant des années, avec des hauts et des bas, de la confiance (en moi) et de l'espoir (dans ma bonne étoile et accessoirement dans les autres, ceux susceptibles de m'aider). Du désespoir également. J'ai failli abandonner mon rêve d'enfance plus d'une fois, mais après chaque désillusion, j'ai repris courage et continué sur la voie que je m'étais choisie. Je pouvais me perdre en route et j'ai tenu le cap en me répétant tel un mantra les vers de Nicolas Boileau :

*Hâtez-vous lentement, et sans perdre le courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez,
Ajoutez quelques fois, et souvent effacez.*

Ce que j'ai fait, année après année.

J'ai écrit ce livre en temps réel, pour témoigner d'une réalité dont la majorité des lecteurs ne se doute pas. Quelques écrivains arrivent sur le podium sans avoir eu besoin de prendre part à la course à l'édition et n'ont pas vécu l'éprouvant marathon. Ils étaient dans la voiture-balai tandis que d'autres pédalaient, ramaient, s'épuisaient, se perdaient en cours de route sur l'asphalte. Ils squattent les médias, les tables des librairies et donnent l'illusion que « écrire, c'est facile » sauf que parfois, si c'est bien leur nom qui se trouve sur la couverture, c'est un « assistant littéraire » (nègre) qui a sué pour écrire les deux ou trois cents pages (méthode très courante chez les vedettes [chanteurs, comédiens...] ou les politiques). C'est aussi ça la vie du monde du livre.

Les films et les séries télévisées offrent trop souvent l'image exagérée d'un auteur lambda se lançant dans l'écriture d'un premier ouvrage, le « roman de sa vie » pour lequel il aura (parfois) mis sa vie professionnelle entre parenthèses. Ce manuscrit, il le rédige nuit et jour en descendant des litres de café fort ou des verres de whisky, reclus dans un endroit souvent idyllique (jolie maison, grand bureau, devant un lac serein...).

Quelques bouts de pellicule plus tard, il envoie des copies de sa prose à l'adresse des meilleures maisons d'édition et, miracle (sans attendre le fameux délai des trois mois, lui !) un éditeur (ou agent littéraire – directeur de collection – autre) l'appelle avec enthousiasme pour signer un contrat juteux. Évidemment, ce contrat est accompagné d'une jolie avance financière, car l'éditeur croit dans ce nouveau poulain. À peine publié, le nouvel élu vendra des dizaines (centaines) de milliers d'exemplaires de son livre après une pub d'enfer orchestrée par sa maison d'édition au nom prestigieux. Invitations dans les salons littéraires, cocktails de présentation du livre, séances de dédicaces où l'auteur signera son ouvrage à se luxer le poignet devant son éditeur heureux qui lui donnera tout de suite le nombre de ventes réelles, alors que normalement, il faut attendre les retours des invendus (un an au minimum, voire quinze mois, la

méthode habituelle pour tous les auteurs à qui les éditeurs affirment qu'ils ne connaissent pas les ventes avant ces fameux retours), sauf s'ils se basent sur les estimations livrées par Edistat (1) ce qui fait une sérieuse différence.

Avant le mot *Fin* du générique, l'écrivain verra sa prose traduite en 40 langues, s'offrira une jolie propriété à la campagne et/ou un appartement à New York, sera auréolé de prix prestigieux, invité partout, encensé, admiré comme une star et trouvera l'amour. Forcément l'amour, car le miel première pression attire les abeilles. Dans les films, l'écrivain professionnel est trentenaire ou quadragénaire, parfois quinquagénaire, souvent mal rasé, mal peigné (look artiste), porte parfois une veste de tweed ou un pull (même en été) et possède un gros chien. Ou alors, c'est une mère de famille débordée par les difficultés quotidiennes qui fuit sa misère pécuniaire dans l'écriture « pour passer le temps » ou assouvir ses fantasmes, mais tous ont joué leur va-tout et espèrent que leur vie changera avec ce premier livre. Ils ne seront (évidemment) pas déçus. Adieu misère, ils mangeront enfin à leur faim (autre chose que des nouilles améliorées de ketchup) jusqu'à la fin de leurs jours (s'ils gèrent bien leurs fonds).

Si l'écrivain est français, il migrera aux États-Unis pour chercher l'inspiration (et surtout payer moins d'impôts dans son pays d'origine) ; s'il est anglais ou américain et commet d'autres ouvrages dans la lignée du premier, eh bien, il deviendra si riche qu'il fera vite partie des cinquante ou cent plus grosses fortunes, il achètera un mas au pied de vignes dans le sud de la France et il aura bien entendu sa photo sur la couverture de *Forbes* à défaut du *Time*, ainsi qu'en Une

(1) Organisme d'étude de ventes de livres pour professionnels (éditeurs, diffuseurs, journalistes...) qui établit la liste des meilleures ventes de livres d'après des estimations réalisées à partir d'un panel de magasins : librairies, grandes surfaces alimentaires et spécialisées dans les livres, et des sites de vente en ligne (environ 1 200 magasins). Affiche les 200 meilleures ventes.

de tous les gros tirages de presse. Ses futurs livres seront tous des succès mondiaux qu'il sortira périodiquement : rentrée de septembre (en France, à temps pour les prix littéraires), juin (lectures de vacances) ou pour les fêtes de fin d'année (les futurs cadeaux de Noël) et certaines histoires seront adaptées au cinéma, deviendront des films à succès ou une série de six épisodes diffusée sur les chaînes à la plus forte audience qui explosera l'audimat. Clap de fin. Rembobinons le film.

Si j'exagère le cliché, c'est surtout parce que les médias et Hollywood se focalisent trop sur les rares cas d'écrivains à qui tout réussit, instantanément, plutôt que de raconter le vrai parcours des milliers d'auteurs qui rêvent de se faire éditer, rament et se font jeter de partout (situation moins glamour, forcément). Le miroir aux alouettes, le rêve et l'espoir qui prennent souvent le pas sur la réalité du terrain pas vraiment rose.

Dans la vraie vie d'un(e) auteur(e) pseudo écrivain (avec ou sans talent), cela se passe rarement comme au cinéma ; le résultat est moins enchanteur. Parfois, l'auteur réussit un parcours très acceptable dont il sera fier, mais en prenant plus de temps, car la route littéraire n'est pas droite, mais sinueuse et cabossée, parsemée d'ornières (les rejets, les arnaques...), parfois il s'entête, n'arrive à rien, crève la dalle et abandonne.

Évidemment, ces parcours-là intéresseront moins la Mecque du cinéma, mais ne manqueront pas de sel ni d'aventures cocasses qui pourraient être la base d'un très bon téléfilm.

Avec quinze ans de recul et mon expérience personnelle en tant qu'auteur/écrivain, je peux affirmer avec dérision et lucidité que, si la majorité des auteurs nagent à travers des courants contraires pour n'arriver (la plupart du temps) nulle part ou pas plus loin que Calais s'ils rêvent de l'Angleterre, certains, telle une tortue, persévèrent, avancent lentement mais sûrement, bref, ils s'entêtent. L'Amérique (ou Paris), les paillettes et les prix ne se trouvent pas au bout du (par)chemin pour tous les amateurs de plume, mais parfois,

quelques inconnus arrivent à s'imposer à force de travail et d'obstination. Et, pour un auteur qui perce et se fait un petit nom, des centaines coulent ou survivent d'illusions. Ils abandonnent déçus, déprimés devant les multiples rejets des maisons d'édition ou finissent par se faire éditer (très cher) à compte d'auteur par un groupe à but lucratif qui leur fournira un produit à écouler parmi leur entourage ou dans divers salons de province. Que de week-ends perdus, pris sur la vie privée, pour se persuader qu'ils sont arrivés, qu'ils existent et méritent à présent le statut d'écrivain ! Joli mot à insérer sur les cartes de visite et sur leur statut Facebook, Twitter ou LinkedIn, dans la rubrique profession : *Truc Machin, écrivain et travaille à moi-même* et ils demanderont à être « ami » avec leurs auteurs préférés pour continuer à rêver et espérer se faire remarquer d'eux. Ce qui ne sera pas le cas, car les écrivains en place ne lisent pas les notifications des baveux du stylo ; mieux, ils bloquent les infos et jamais au grand jamais, ils ne likeront quoi que ce soit chez qui que ce soit, même si l'auteur complimente chaque humeur de son idole.

Dès mon premier manuscrit terminé (en oubliant ceux qui s'empilaient déjà dans un tiroir de mon buffet entre les assiettes, les nappes, les verres et les bougies), je me suis considérée comme une faiseuse d'histoires (puisque j'inventais), mais certainement pas comme écrivain, car j'étais loin de gagner le premier franc/euro avec ma production littéraire, condition sine qua non à mes yeux, pour mériter le statut rêvé. Depuis, j'ai un peu changé d'avis.

Mon précédent projet (terminé en 1998) rédigé sur une machine à écrire traditionnelle (avec ruban qui tache et pas de correcteur intégré) me fit penser fièrement qu'un jour je serais quand même écrivain, de gré ou de force. À force de travail et d'obstination, je serais nécessairement éditée, un peu connue, ouvrage après ouvrage et mes lecteurs aimeraient ma prose, mon style et sans condition. Alors, mes rêves prenaient de la hauteur et, tel l'apprenti acteur ou

chanteur, je voyais mon nom en gros sur la couverture de mes ouvrages bien en vue sur les tables des libraires. Mieux : moi invitée sur des plateaux de télévision et interviewée dans des émissions populaires ou littéraires ou des débats de type société sans oublier des articles et ma photo au cœur des magazines que je lisais. Je serais fière de moi, mes parents, mes amis et mes enfants également. Car franchement, pourquoi rêve-t-on de réussite ? D'abord, pour se rassurer sur sa valeur et attirer la reconnaissance de ceux qu'on aime ; ensuite, la liste des raisons n'est pas exhaustive.

J'avais un peu d'ego (juste ce qu'il faut sans verser dans un narcissisme torride), une relative confiance dans ma plume et ma part de rêves bien lustrée, mais je relativisais, je gardais les pieds sur terre. Les grives tombent rarement toutes cuites dans le bec des renards, ça je l'avais déjà appris à mes dépens et depuis longtemps. Sans travail, patience, encouragements, déconvenues et claques multiples, celui qui ne fait que rêver n'arrivera à rien dans la vie ; ni dans la voie de l'écriture ni dans aucun autre domaine. Sauf s'il a beaucoup d'argent, de la notoriété, un récit de vie particulier qui a fait la Une des médias, un nom célèbre et/ou un bon carnet d'adresses et alors les portes s'ouvriront devant lui sans qu'il ait besoin de réaliser le moindre effort. Pire (ou mieux), on viendra le chercher.

Pour l'inconnu scribouillard venant de nulle part, ce sera moins évident. Entre l'envoi des premières copies de manuscrits, l'entêtement du débutant anonyme qui vivra – mois après mois – de nombreuses péripéties avant de voir (éventuellement) son premier livre édité, le chemin sera plein de chausse-trappes. Et pour un auteur/romancier/nouvelliste qui touchera le ruban de la ligne d'arrivée après la course d'obstacles, combien de déçus et de frustrés ?

Et c'est ici que la locution latine *errare humanum est, perseverare diabolicum* apprise au lycée prend tout son sens et l'auteur est ravi de l'avoir apprise par cœur.

Année 2001, de difficiles débuts

Je peux écrire, sans exagérer, que j'ai mené un parcours de combattant pour connaître ce dont j'ai toujours rêvé : écrire, être publiée, vendue en librairies, invitée dans des émissions télévisées où je peux donner mon avis, exposer mes opinions et me faire interviewer dans la presse écrite et même rédiger mes propres articles. Sans armure, sans lance et sans cheval, j'ai parcouru vaillamment tous les chemins menant vers l'édition du premier livre, le tome 1 de la genèse de mon Œuvre. (Je n'ai pas peur des mots, mais je les utilise avec humour, au second degré, c'est l'avantage de mon style : j'ai choisi l'ironie, la franchise et l'humour pour m'exprimer.)

Ne dit-on pas qu'il faut rêver au-dessus de ses moyens si on veut arriver un jour au seuil de ses ambitions ? Et surtout, surtout, ne jamais perdre le sens de la dérision (si on l'a) et de la mesure (autant l'avoir un peu), sinon on tombe de haut et cela fait mal, surtout, pas qu'à notre orgueil.

Et ici, je me souviens des paroles d'un pseudo éditeur qui, au début, vu son intérêt pour un de mes ouvrages, m'encensa comme une future sommité incontournable pour finir par me traiter comme un étron juste bon à servir de combustible quand je tentai de lui échapper, consciente que je n'arriverais nulle part avec lui.

Dans tous les domaines, il ne faut jamais perdre de vue que personne n'attend personne, n'est indispensable ni irremplaçable et que l'intérêt, la réussite, la renommée (éventuelle) sont limités, sujets à caution et très volatiles. Une mouche chasse l'autre sur le pâté fermenté et notre futur dépend en grande partie de notre propre volonté. Pour commencer. Ensuite, il faut batailler encore et encore et... espérer qu'un bout de ciel bleu chassera les nuages.

Enfin, lorsque je m'entêtais à mettre en forme mes premiers écrits sans savoir où cela me mènerait, je discernais (en période rose) la possibilité d'arriver (un jour) au pays de l'écrivain édité, lu, aimé. Seulement, plus j'avançais en âge, plus l'espoir de voir ma prose

imprimée et lue s'éloignait. Comme les mirages, le *Summit* avec mon nom écrit en grandes lettres blanches apparaissait puis s'estompait. Pour finir, il disparaissait tout à fait au gré des avatars de mon existence de femme, de mère, de fille qui me donnaient d'autres priorités non agréables, mais obligatoires.

Quand je récupérais mes idées et ma machine à écrire électrique, je m'imaginai égarée dans une hypothétique forêt d'arbres aux troncs en forme de crayons menaçants de mines pointues et couverts de feuilles d'un blanc immaculé qui chutaient à mes pieds.

À l'orée du bois, vivaient les éditeurs froids et distants qui penchaient la tête de droite à gauche en signe de NON, tout en aspirant les volutes d'un gros cigare. J'avais soif, j'avais faim, mais aucun d'eux ne souhaitait me tendre le verre d'eau désaltérant, le quignon de pain salvateur ou le contrat initial et prometteur, la chance du débutant. Pourtant, j'étais aussi méritante qu'un autre auteur et moi aussi j'avais des choses à dire, un style propre, des histoires plein la tête et besoin de les raconter. Hélas, personne (et Dieu sait combien il existe d'éditeurs, rien qu'en France !) ne me faisait l'aumône du plus petit germe de la confiance ultime qu'il me fallait pour passer du stade d'auteur en herbe, qui vend quelques nouvelles ici et là, à celui d'écrivain confirmé, reconnu par ses pairs (quoique) et des milliers de lecteurs. Nul ne voulait parier sur l'inconnue nordique, la mère de famille qui n'abandonnait pas l'idée de vivre, un jour, pleinement de sa prose (un fantasme entêtant).

J'étais comme une apprentie comédienne avide de gloire, qui court de casting en casting dans l'espoir de décrocher un petit rôle, un contrat peut-être, ou du moins de se faire remarquer par des personnes influentes déambulant dans le milieu du 7^e Art. Un mannequin atypique, pas tout à fait dans les normes souhaitées dans le carré confidentiel des grands couturiers, et qui récoltait, inévitablement, des réponses stéréotypées du style : *On vous écrira, pas assez mince ou trop grosse, manque de style, vous pouvez vous rhabiller, déjà vu, suivante !* Épuisant et démoralisant. De quoi devenir anorexique de la main gauche et vendre mes neurones

inutiles au poids en période de soldes ou de les recycler sous forme d'écrivain public pour illettrés.

Dès le premier manuscrit envoyé (et refusé), j'ai vécu la désolation de tout auteur clandestin que personne n'attend et auquel le cénacle d'avertis refuse d'accorder sa chance ou du moins, lui témoigner un regard bienveillant. Point de révélation pour moi et les autres : les portes ne se fermaient pas ; pire, elles ne s'entrouvraient même pas.

À l'aube des années soixante-dix

Adolescente, j'étais fière de mes premiers écrits paraissant dans le *Journal de votre École*. Point de rêves de beauté, de cinéma ou de mannequinat ni de prince charmant, non ; je visais les prix littéraires, les articles dithyrambiques, les éloges sulfureux, la Une des médias. Mes copines, elles, s'inventaient un avenir d'hôtesse de l'air, de mannequin, de danseuse dans la compagnie de Maurice Béjart ou dans la troupe de Michel Fugain (*Le Big Bazar*). Je lisais des auteurs décédés, des vivants, quelques gloires éphémères et j'apprenais mon futur. Les désirs de mes compagnes de classe étaient plus à la portée de leurs ambitions : certaines se voyaient institutrice, coiffeuse ou vétérinaire, d'autres envisageaient de suivre les traces de papa ou maman en reprenant le flambeau juridique ou médical. Que des professions nobles. Aucune ne souhaitait (a priori) devenir mère au foyer, repasseuse, femme de ménage, ouvrière en usine, chômeuse ou tapineuse. Personnellement, l'héritage de mon parrain (journaliste) et celui de ma mère (friande de magazines people, de têtes couronnées et de potins) me poussaient plutôt vers l'écriture et/ou le journalisme. Très tôt, donc, j'ai clamé que je serais la reine des Plumes ou rien.

Et longtemps je ne fus pas grand-chose.

Aimer les cours de français et d'histoire n'était pas en adéquation avec les goûts communs de la majorité des boutonneux de la classe. Briller en physique et chimie attirait le respect, mais se distinguer

dans la langue de Voltaire et de Malraux ne rapportait que quolibets et le prix du fayotage. Et si je dédaignais les problèmes métaphysiques de Proust et de Verlaine pour me plonger avec délectation dans l'enfer des camps staliniens vécu par Soljenitsyne, sans oublier l'histoire des rois de France (surtout celle de leurs maîtresses), les batailles féministes de Simone de Beauvoir et de George Sand et l'achat de tous les prix Goncourt sur mon pauvre argent de poche, je passais pour un(e) extraterrestre.

Parfois, prise de confiance, j'avouais à mes copines que je tenais consciencieusement mon journal intime pour plus tard, afin de ne rien oublier. Alors, l'hilarité générale me dégringolait dessus.

— Et tu racontes quoi ? Tu parles de nous ?

— Non, elle note ce qu'elle boit et ce qu'elle mange, c'est le passage le plus important de sa journée.

Incomprise, je gardais malgré tout la tête haute et l'aura fière, tels ces génies méconnus trop sûrs d'eux qui terminèrent, jadis, leur existence dans la misère et les fosses communes. Ou ceux dont les œuvres, travaux et découvertes s'étaient vendus à coup de millions bien après leur décès, enrichissant ainsi les marchands d'art (cf. Van Gogh) et d'obscurs descendants mercantiles (*Le Journal d'Anne Franck*) ; des livres uniques qui serviraient de référence à des scribouillards, un siècle plus tard. À Proust et ses belles locutions, je préférais le côté social de Zola, Balzac ou Cesbron, le fond plutôt que la forme et j'avais le sens du drame humain.

Je n'avais pas de vie sentimentale (trop jeune), peu de goût pour la philosophie (pas encore étudiée) et nulle inclination politique (juste les idées de mes parents). Ne m'intéressaient que l'Histoire avec un grand H et la vie des stars et des princesses, la lecture des romans de tous styles (ce qui me tombait gratuitement sous la main) dans une famille où la vraie lecture n'était pas une obsession. Enfin, ma vie familiale était à ce point épique que je pouvais la décortiquer comme une crevette, la désosser comme un poulet et remplir, chaque soir, une page au moins de mon carnet intime. Et c'était du

vécu, du pur jus, presque un reportage de guerre civile du style : *ça se passe chez moi, ça pourrait se passer chez vous !* J'évitais quand même le style *Déetective* puisque mes parents ne se décidaient pas à s'entre-tuer.

Si, à cette époque, l'émission *Confessions intimes* avait existé, c'est sûr que j'aurais pu contacter la chaîne idoine afin d'y participer ou plutôt *Vis ma vie de...* et j'aurais opté pour celle d'un écrivain, d'un grand reporter ou pire, les aventures d'un paparazzi à Saint-Tropez ou Cannes. En attendant, même si je n'étais pas encore une romancière, je méritais déjà la palme pour la qualité de mes lettres de rupture que je monnayais dans mon entourage ainsi que mes résumés de livres pour les travaux de fin d'année.

Bref, la bêtise de mes congénères en jupettes me sciait et je leur souhaitais un avenir de trieuse de petits pois chez Cassegrain. Grave insulte à l'époque, où quasi aucune ne brillait pour les études, mais rêvait d'un superbe avenir. Réassortisseuse de rayons en grande surface, caissière ou vendeuse de chaussures semblait assez terrible à nos yeux, le bas du bas de la déchéance. Le pire venant des chaussures à une époque où l'employée de magasin devait s'abaisser devant le client, le déchausser et l'aider à essayer les modèles repérés en vitrine. Quand l'une ou l'autre ne travaillait pas correctement, elle recevait ce genre de menace de la part de ses parents, de ses copines ou des professeurs. Comme nous avons toutes lu *Au Bonheur des Dames* d'Émile Zola, le statut de vendeuse représentait bien l'enfer sur terre. Aujourd'hui, les parents font peur à leurs gosses avec des : « *Tu finiras SDF, au chômage, smicarde, droguée et prostituée !* » À chaque époque ses angoisses.

Et encore, redoutant les moqueries, je ne parlais à personne des prix littéraires qui me faisaient baver d'envie dès le mois de septembre ; je ne tenais pas à ce que les yeux des écervelées leur sortent de la tête. Le prix du Con ? (prix Goncourt) merci, je l'avais assez entendu dans ma sphère privée. Une découverte de ce genre et je devenais, pour six ans au moins, la tête de Turc de la faune

scolaire, l'épouvantail du lycée et j'étais déjà moquée quand le professeur de français lisait ma rédaction à voix haute ou la refusait, car « hors sujet » parce que j'avais déliré sur le mode imaginaire. C'était de brefs, beaux, mais difficiles débuts. La différence fait mal et crée l'endurance.

Tout être qui a des dispositions artistiques a nécessairement entendu des moqueries et la célèbre phrase : « *Passes ton bac d'abord* », sous-entendu : « *Avant d'espérer te perdre dans une vocation qui fera de toi un misérable sans le sou qui désespérera tes parents.* »

Rêver est une agréable distraction qui ne mange pas de pain, mais, du premier stylo à encre étreigné, au premier livre édité, je devinais instinctivement qu'il me faudrait supporter des siècles de patience, subir une tonne d'incompréhension, affronter des sourires sous-entendus, divers rejets, railleries et des regards affectés, si pas désolés : « *Cette pauvre Chantal !* » Enfin, j'avais foi en moi, en mon « aptitude » (talent ?), mon antinomie (style ?), ma vue originale du monde en général (intuition ?) et de mes congénères en particulier (ironie ?). Je me sentais différente des autres et je possédais naturellement des gènes de psychologue ou d'anthropologue. J'aimais déjà étudier mes contemporains, disséquer leur comportement et j'avais la sensation de me poser des questions étranges que personne ne comprenait ; cet état me plongeait dans une réelle mais confuse impression de différence. J'étais prisonnière de mon esprit qui réfléchissait trop et les mots, les phrases, l'écriture seule, arrivaient à calmer mes exaltations. J'étais une enfant solitaire qui ne jouait pas et je fuyais les activités de groupe.

Je me sentais comme un diamant brut qui devait attendre le bon moment pour se faire découvrir telle Françoise Sagan, auteur à succès depuis son premier livre écrit à dix-sept ans. En attendant, j'apprenais la patience. Je croyais en moi et c'était déjà une belle gageure ; le zeste de folie propre à la jeunesse ou la naïveté de l'enfant. Je devais grandir avant de montrer (enfin) au monde QUI j'étais et je continuais à baver sur tout ce qui représentait la lecture,

le livre, la connaissance et les auteurs, un univers qui n'était pas celui de mes parents. Malgré tout, lire (tout et n'importe quoi, de la *Religieuse* de Diderot aux aventures de Bob Morane) était un des seuls loisirs permis par ma mère avec le tricot et le ménage et je ne souhaitais pas faire carrière dans une de ces deux branches.

Je pensais que le comble de la réussite serait de voir mon nom dans le dictionnaire illustré, côté historique, avant de devenir poussière parmi la poussière céleste et célèbre. Des membres de ma famille s'y trouvaient au rayon horticulture, armée, commerce, industrie, résistance, alors, pourquoi pas moi à la lettre C comme Chantal, Céline, Colette ou à la lettre B comme Bauwens, Bardot, Beatles, Brel ?

Je ne rêvais pas des strapontins de l'Académie française (je connaissais déjà mes limites), je désirais juste savourer, un jour, mon petit déjeuner à la terrasse des *Deux Magots* ou du *Café de Flore* en compagnie d'autres gloires de la plume, car il me semblait évident que tous les écrivains y déjeunaient et passaient leurs soirées à siroter des cocktails entre eux en refaisant la société et le monde. Je lus donc les œuvres des uns et des autres. En bref, je me préparais à mon futur métier comme une ballerine qui enchaîne pointes et entrechats avant d'endosser le tutu du petit rat pour finir danseuse étoile à l'Opéra de Paris.

Trente ans plus tard

Enfin adulte, je fantasmais toujours sur une future carrière littéraire. Seulement, je me trouvais coincée dans les rhizomes d'un présent poussif envahi de ronces et de limaces, craignant de ne jamais pouvoir me réaliser « un jour » par l'écriture.

J'avais déjà vécu plusieurs vies différentes et je stagnais à la cave de la renommée, dans le trente-sixième sous-sol, bien loin de la consécration. Néanmoins, je me forçais à rester lucide, en plus de cultiver l'optimisme sous toutes ses formes. Personne ne m'attendait, personne ne me connaissait, personne ne me faisait confiance et nul ne me donnerait le coup de main utile pour franchir quelques

paliers : je devais enfoncer les portes, seule, gravir les échelons à bout de bras. J'étais une inconnue parmi des milliers d'autres, une esseulée, une femme vierge de relations utiles, dépouillée de pistons, un écrivillon qui n'habitait même pas Paris rive gauche, ni la fille ni l'épouse de. Je n'étais pas née dans le sérail qui offre le marchepied ou le tabouret ! Rien. Nada.

En même temps, tout en cultivant mes aspirations, je zonais entre des petits boulots insignifiants et des soucis familiaux que j'étais certaine de mettre sur papier un jour ou l'autre. Je dépérissais sur un autre continent que celui de *Vol de nuit* et de *Campus*. Quand je déprimais, je retombais invariablement dans les questions existentielles du style : *qui suis-je, où vais-je, qu'est-ce que je vauX, pour-quoi suis-je sur terre ?* Des angoisses primaires, je sais, mais pourquoi faire compliqué et virer chair à psychanalyste quand on peut se martyriser les méninges en solo dans un cahier à spirales ? Comme l'ont chanté de nombreux interprètes : *La vie d'artiste est dure, mais rien ne vaut la vie d'artiste*. Moi, je ne rêvais pas de l'Olympia, mais du Top 10 des meilleures ventes en librairie. J'aspirais à vivre des journées de dédicaces épuisantes au Salon du Livre de Paris, à me faire inviter dans les émissions de PPDA (Patrick Poivre d'Arvor), Guillaume Durand, Bernard Pivot et Thierry Ardisson ce qui m'apporterait le pied magistral, la béatitude façon papale.

Les premières tentatives

Un jour, j'ai mis le mot *Fin* à mon premier écrit sérieux du type autobiographique, comme la plupart des manuscrits romancés ou non, pondus par un apprenti écrivain sur sa Brother d'occasion (c'est dans sa vie que l'auteur puise généralement ses premières idées et réflexions : papa, maman, les malheurs d'enfant, les abus divers). Ensuite, j'ai pointé mon doigt sur la lettre E comme éditeurs des quelques pages jaunes arrachées à un annuaire parisien lors de mon dernier passage dans la Ville Lumière (ni vu ni connu dans la cabine téléphonique d'une brasserie). Internet et Google n'avaient pas encore pénétré les foyers moyens.

Le nombre de maisons d'édition existantes, rien que sur Paris, me sidérait. Des médiatisées, des renommées, des modestes, des totalement inconnues, des spécialisées et, bien entendu, ne doutant de rien et surtout pas de moi, j'ai coché les grosses pointures à l'aide de mon Stabilo orange. Je n'avais pas envie d'envoyer mon manuscrit à un éditeur de livres religieux ou économiques. Ensuite, j'ai vérifié en librairie et sur pièce le genre de livres produits par les éditeurs et j'ai pris des notes. C'était un bon début. Un travail de titan comparé à la facilité de notre époque où quelques clics sur Google suffisent pour tout savoir sur n'importe qui.

Ensuite, j'ai préparé dix copies de ce premier manuscrit et posté avec allégresse les enveloppes dodues en lançant un percutant : *Alea jacta est* bien à propos.

Et ici, je préfère ne pas m'appesantir sur la ruine que représentait (et représente toujours) l'envoi de paquets de photocopies reliées, insérées dans des enveloppes et timbrées au tarif international. J'avais investi et j'espérais un retour positif, non une sorte de loterie à laquelle je pouvais perdre ma mise.

Et j'ai attendu. D'abord avec patience puis avec anxiété jusqu'au premier retour de paquet, deux mois plus tard, retour qui n'évoquait rien de bon, évidemment. Et je pouvais m'estimer contente que cette maison d'édition ait renvoyé ma copie en plus de la lettre de refus, le manuscrit étant posté vers une autre adresse.

Premières désillusions

Bien entendu, comme tous les scribouillards passablement prétentieux et ignorants les méthodes en vigueur dans le milieu littéraire, j'avais visé haut par aspect pratique : les grandes maisons d'édition telles Robert Laffont, Gallimard, Albin Michel, Grasset, Éditions de Minuit, Flammarion, etc. La liste n'est pas exhaustive, mais très conséquente. Je pensais, comme les lecteurs, les auteurs et François Villon : « *qu'il n'est bon bec que de Paris* » et ma grand-mère, parisienne de souche, m'avait assez seriné l'adage suivant : « *Quand*

tu veux quelque chose, il vaut mieux tout de suite s'adresser à Dieu qu'à ses saints ! » Ce que j'avais fait. « *J'aurai bien l'occasion de rabaisser mes prétentions par la suite* », pensai-je.

La suite arriva très vite.

Dans le courant du troisième mois d'attente, j'ai reçu, coup sur coup, quelques lettres négatives polies, impersonnelles et démoralisantes. Le choc. En effet, je m'attendais à récupérer quelques refus du style :

- *Nous avons bien reçu votre manuscrit X, mais nous ne pouvons le prendre pour x, y, z raisons.*

Des raisons qui m'aideraient à améliorer mon récit, ma plume, des explications fluctuants entre :

- *Pas dans la ligne éditoriale de la maison à bon sujet, mais tel passage ne nous convient pas, si vous retravaillez votre copie, peut-être que nous réétudierons votre offre...*

ou pire :

- *Bon sujet, mais déjà trop traité par d'autres auteurs (ce que je pouvais comprendre).*

Bref, un encouragement ou un retour annoté comme à l'école, une raison explicative à leur renvoi puisque quelqu'un avait nécessairement dû lire ma prose, cette personne pouvait bien m'expliquer en dix mots la raison pour laquelle le comité de lecture refusait mon projet de livre par 3 voix contre 2. Mais rien de tout cela.

Quand je récupérais un exemplaire par retour de courrier (pas besoin de lire la lettre, là l'auteur comprend tout de suite !), je l'inspectais sous toutes les coutures et j'en arrivais souvent à la conclusion suivante : **IL N'A PAS ÉTÉ LU DU TOUT !** Pas de pli même léger près de la règle plastique sauf à la première page de présentation et parfois sur les deux suivantes. Déçue, je pensais que si je pouvais faire une recherche d'empreintes, je ne trouverais que les miennes et celle de la préposée au retour de manuscrits.